

FEUILLETON DU CANARD

# Un Reve de Bonheur

VIII  
(Suite)

Restée seule dans ma chambre, j'espérais pouvoir réfléchir à ma situation, mais j'eus peur en me voyant seule.

Je ne pus achever de boire la tasse de thé que l'on m'avait apportée, et, sans savoir moi-même pourquoi, je fis avec une hâte fiévreuse mes préparatifs de départ pour partir par le train du soir rejoindre mon mari à Heidelberg.

Je pris place dans un wagon avec ma femme de chambre et lorsque le train se mit en marche, et que je respirais l'air frais, je commençai à rêver à moi et à réfléchir sur mon passé et mon avenir.

La vie que j'avais menée il y avait notre départ de Saint-Petersbourg m'apparut alors sous un jour tout nouveau et me remplit de souvenirs.

Pour la première fois, je me rappelai les commencements de mon mariage, nos projets, et pour la première fois aussi, je me demandai quelles consolations il avait eues depuis lors.

Je me sentis vraiment coupable envers mon mari. Mais aussi pour quoi ne pas me conseiller, pourquoi me dissimuler toujours sa façon de penser, pourquoi me le cacher parfois ? me demandai-je.

Il aurait si bien usé de l'empire de son amour sur moi. Il ne m'aimait donc plus ?

Plus j'approchais de Heidelberg, plus je redoutais l'entrevue qui m'attendait. Oui, je lui dirai tout, je verserai des larmes de repentir et il me pardonnera !

Mais je ne savais trop ce que je lui dirais et je n'osais pas trop croire à son pardon.

Ainsi, à peine rentrée dans sa chambre, lorsque je revis son visage si calme, bien qu'étonné, je ne me sentis plus la force de lui rien dire, ni de lui demander pardon. Un profond chagrin et un repentir sincère me pesaient sur la poitrine.

—Quelle idée t'a prise ! me dit-il ; j'allai justement te voir demain. Mais m'ayant examinée plus attentivement, il manifesta une certaine frayeur.

—Qu'as-tu ?... Réponds. Mais qu'as-tu donc ? Que t'est-il arrivé ?

—Rassure-toi, rien, répondis-je,

peu avant à peine retenir mes larmes.

—Je suis ici pour tout de bon. Partons, dès demain, si c'est possible, pour la Russie.

Il garda le silence, m'observant avec attention.

—Rien ne m'est arrivé, répondis-je, seulement je m'ennuyais beaucoup, je pensais beaucoup à toi et à notre genre de vie. Oui, je le sens, il y a bien longtemps que je suis coupable envers toi ! Mais même moi avec toi, tu voudras à la campagne, et pour toujours ! m'écriai-je.

—Je t'en prie, mon ami, épargne-toi de ces scènes sentimentales, me dit-il froidement ; que tu veuilles retourner à la campagne, rien de mieux, car nous en aurons à être à court d'argent. Quand à vouloir y rester toujours, tu te fais illusion, cela te serait maintenant impossible. Mais prends une tasse de thé, cela vaudra mieux, conclut-il en se levant pour sonner la domestique.

Je me repréentai les pensées qu'il devait avoir eu à ce moment et je me sentis blessé en regardant son regard méfiant. Non, il ne veut pas, il ne peut pas me comprendre. Et sous prétexte d'aller voir l'enfant, je le quittai. Il me tardait d'être seule pour pleurer, pleurer...

## IX

La maison toute et vide de Nikolka revêcut de nouveau ; mais ce qui ne revêcut pas, ce fut ce qui y avait existé. Ma belle mère n'était plus, et nous étions désormais seuls en face l'un de l'autre.

Maintenant, la solitude, loin de nous être nécessaire, était une gêne pour nous.

L'hiver s'y passa d'autant plus tristement pour moi, que je fus fort souffrante et que je ne me rétablis définitivement qu'après la naissance de mon second fils.

Mes rapports avec mon mari restèrent tels qu'ils étaient à Saint-Petersbourg, c'est-à-dire froidement affectueux ; mais à la campagne, chaque pierre, chaque meuble, tout enfin me rappelait ce qu'il avait été pour moi et le bonheur que j'avais perdu. Il y avait entre nous, comme une faute non pardonnée : tout en ayant l'air de ne rien savoir, il me tenait rigueur, je le sentais.

Comment lui demander pardon puisque j'ignorais ce dont il me croyait coupable. Il me punissait en ne me livrant pas son âme tout entière, comme jadis ; mais à personnes et dans aucune circonstance,

il ne livrait cette âme, tout à fait comme s'il n'en avait pas eu.

Je pensais quelquefois qu'il agissait ainsi, uniquement pour me tourmenter et que le sentiment d'autrefois existait dans toute sa force, et je m'efforçais de le provoquer à le montrer ; mais il évitait ces épanchements, on eût dit qu'il me soupçonnait de dissimulation et qu'il craignait de paraître ridicule en trahissant une émotion quelconque.

Son regard et son air me disaient : "Je sais tout, inutile de rien me dire, tout ce que tu voudrais me cacher, je le sais, mais je sais aussi que tes actes diffèrent de tes paroles." Je fus d'abord chagrinée puis, peu à peu, je m'habituai à l'idée qu'il n'éprouvait pas le besoin de m'ouvrir son cœur.

À mon tour, j'aurais été incapable de lui dire tout à coup que je l'aimais, ou de lui demander de prier ensemble ou encore de l'appeler lorsque je faisais de la musique ; on sentait même que certains rapports de convenance s'étaient établis entre nous.

Nous vivions chacun de notre côté ; lui absorbé dans ses occupations que je ne sentais ni le besoin ni le désir de partager, et moi, avec mon otiveté qui ne l'illigeait, ni ne l'inquiétait plus comme autrefois. Quant aux enfants, ils étaient trop petits encore pour venir en aide à notre réconciliation.

Le printemps se montra. Kati et Sonia arrivèrent pour passer l'été à la campagne. Notre maison de Nikolka ayant besoin de réparations, nous allâmes tous nous établir à Pskoyk.

Je retrouvai notre vieille maison, avec sa terrasse, ses tables plantées sur piano dans la salle lumineuse et ma chère chambre avec ses rideaux blancs et mes rêves de jeune fille oubliés dans un coin.

Maintenant, il y avait deux lits dans cette chambre ; dans celui qui avait été le mien reposait mon petit Kekocha, et l'autre, plus petit, on apercevait le minois de Vaina, sortant de ses maillots.

Après les avoir bénis, je m'arrêtais souvent au milieu de cette chambrette si paisible et de partout, des murs, des rideaux, se détachaient les visions oubliées de ma jeunesse ; elles commençaient à chanter de vieilles chansons d'enfant... Hélas ! qu'étaient elles devenues, ces chères visions ?

Tout ce que j'avais à peine osé et prier s'était accompli ; mes rêves les plus confus s'étaient réalisés, et c'était précisément cette réalité qui

avait fait ma vie si lourde, si pénible et si triste. Et cependant, même jardin s'aperçoit de la fenêtre, les mêmes terrasses, les mêmes sentiers ; les bancs, près de l'étang chantent les mêmes rossignols ; lilas fleuri est comme jadis comme jadis la petite brille au-dessus de la maison, pour tant tout si terriblement étrange pour moi.

Tout ce qui m'avait été intime cher devenant étrange. Comme dans le bon vieux temps, mais cause encore paisible. Mais et nous causons de tout. Mais le froideur de ma pauvre jeunesse me pèse, son tristesse, ses yeux brillent plus de larmes et j'espère l'exprimer en tristesse attendrie, presque d'indignation.

Plus d'années se sont écoulées, mais je me souviens de tout ; nous n'avons plus communément ni communiés nous sommes heureux, et nous ne ressentons plus le désir de fuir au moment entier non pour moi. Ainsi que d'espérer, les choses s'étaient éteintes et pour moi, tout ce qui était mon cœur, tout ce qui était changé.

Lui, il est toujours le même. Seulement son regard est un peu profond, l'est-ce parce qu'il a grisonné, ou est-ce parce qu'il son regard est un peu attendri et un évité sans cesse à l'ouverture de nuage. Je suis sûre que j'ai aimé mais il n'existe plus de moi, d'amour, ni de désir d'amour, ni d'aspiration au travail, au bien, tout est moi-même.

Et comme moi, j'étais toujours mes tristes pensées d'autrefois, non d'autrefois pour moi, cette plénitude de moi qui s'élevait alors en moi, que je comprenais plus aujourd'hui ce qui alors m'avait permis d'être si heureuse. Pourquoi vivre pour moi ? Pourquoi ne voulais plus vivre pour moi.

Depuis l'été de jadis, j'allai à Saint-Peterbourg, j'avais complètement abandonné la musique mais le goût m'avait pris en retrouvant mon vieux piano, mes vieilles partitions.

Un jour que j'étais un peu souffrante, je restai seule à la maison. Ma gouvernante et ma sœur étaient allées avec mon mari voir la nouvelle construction. La table était servie pour le thé, j'étais descendue au salon et, en les attendant, je m'étais mise au piano. J'ouvris la sonate : *Quatre ans d'enfant* et je la jouai. On n'attendait ni ne voyait personne, les fenêtres qui donnaient sur le jardin étaient ouvertes, la mélodie si connue